

vous avez voulu, après avoir ranimé notre foi de chrétiens, évoquer une page émouvante du patriotisme français. Merci de nous avoir permis de saluer ce soir votre habit d'aumônier militaire, de nous avoir offert l'occasion d'applaudir aux décorations qui le parent et qui vous honorent.

*Notre Alsace !* avez-vous dit, rappelant ainsi qu'il n'y a pas en ce monde que les possessions physiques, les possessions officielles, politiques, mais qu'il y a aussi les autres, meilleures et plus durables, les possessions de l'esprit qui permettent d'exercer, en dépit des traités, par-dessus les obstacles, par-dessus les frontières les plus abruptes, une emprise sur les âmes. *Notre Alsace !* Vous êtes de la bonne tradition. Déjà, en 1870, Fustel de Coulanges répondait à l'historien allemand Mommsen : " Strasbourg n'est pas à nous, Strasbourg est avec nous. "

Vos paroles sur l'Alsace ont remué les sympathies qui nous unissent à la famille française; elles ont ému des cœurs qui ont souffert de la brisure qui fut faite à votre patrie le jour où elle fut amputée de cette partie d'elle-même. Certains passages de votre conférence, permettez-moi ce souvenir personnel, ont remis devant mes yeux un livre d'étrennes, à moi donné jadis par mon père, quand j'étais aux environs de la dixième année : un livre tout en images, et en images qui toutes parlaient de vos deux provinces aimées, l'Alsace et la Lorraine. On avait peint sur les pages de ce livre des cigognes, des trains qui, partant de chez vous, emportaient vos regrets vers Mulhouse et vers Metz. Il y avait surtout de petits enfants, des bonshommes hauts comme ça, mais, dans leur regard, quelle souffrance déjà de la patrie blessée, quel désir de revanche ! C'était vous, mon révérend père, c'était votre génération, qui formiez les promesses que depuis 1914 vous vous efforcez de réaliser. C'est à tous ces petits d'il y a vingt ou trente ans, devenus les héros de la grande guerre, que sont